17 Février 1917

JOSUÉ JANAVEL

1617-1917



Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE pour les Familles Vaudoises

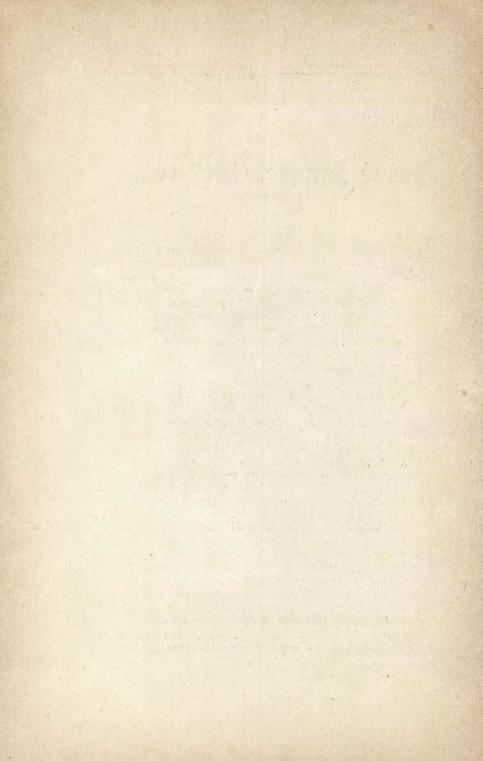


17 Février 1917

Josué Janavel (1617-1917)



Publié par la Société d'Histoire Vaudoise pour les Familles Vaudoises.



JOSUÉ JANAVEL

0000000000000000000

Ly a, cette année, trois siècles que naissait celui qui est, avec Henri Arnaud, le héros le plus populaire de l'histoire vaudoise. Aussi avons-nous jugé qu'il valait la peine d'interrompre notre série de récits, pour célébrer la mémoire de cet humble et vaillant champion de la liberté de conscience.

Josué Janavel naquit aux Vignes, quartier de la commune de Luserne, où son père, natif de Bobi, avait récemment acheté le hameau de Liorato, ap-

pelé aujourd'hui la Gianavella.

Nous ne savons rien de l'enfance de Josué. Vivant dans un quartier isolé, à la lisière des grands bois des Bandits, il prit sans doute part, avec ses frères, à la vie rude de leur père, comme berger, bûcheron, cultivateur. Il connut, sans doute, aussi bientôt le maniement du fusil et parcourut, en chasseur, la région giboyeuse qui sépare Rora et les Vignes.

Le dimanche, il franchissait avec les siens cette distance pour aller entendre la prédication de l'Evangile dans le temple de Rora, les Vignes dépendant

alors de cette paroisse.

En revanche, il était très malaisé aux enfants de ce quartier de fréquenter régulièrement l'école. Aussi, si le jeune Josué apprit probablement à lire, à l'âge de 32 ans il ne savait pas encore écrire. En revanche, trois ans plus tard il était en état de le faire; ce qui prouve que, ayant reconnu l'importance de cette connaissance, il eut la persévérance de s'y mettre, malgré son âge, jusqu'à ce qu'il eût réussi.

Au sortir de la jeunesse, il épousa Catherine Durand, de Rora, qui lui donna trois filles et un garçon.

Il vivait de son travail, heureux dans sa famille et considéré dans son quartier et dans sa paroisse, quand éclata sur l'Eglise Vaudoise le terrible orage

de 1655.

La Propagande, société qui dépendait de Rome et du pape, obtint du faible duc de Savoie, Charles Emmanuel II, que gouvernait sa mère, la cruelle, immorale et très pieuse (!) Christine de France, un édit contre nos pères. Le 25 janvier, au cœur d'un hiver particulièrement rigoureux, le Duc ordonna aux nombreux Vaudois, qui habitaient alors Garsillane, Campillon, Fenil, Bubiane et Briquéras, ainsi qu'à ceux de S. Second, Prarustin, Luserne, S. Jean et la partie de la Tour, qui est en aval du Billon, d'abjurer, ou de quitter dans trois jours leurs demeures et leurs propriétés, sous peine de la vie et de la confiscation des biens situés hors de ces limites.

La Cour de Savoie espérait que cet ordre, injuste et cruel, provoquerait un soulèvement, et on avait sous la main des troupes toutes prêtes pour réprimer les rebelles et en finir avec les hérétiques des Vallées.

Cependant, bien que l'Edit fût contraire au traité de Cavour, établi entre Emmanuel-Philibert et les Vaudois, les malheureuses familles, frappées par l'ordre ducal, obéirent. L'on vit alors des vieillards, des femmes, des enfants, des malades, sous la bise, fendre les neiges pour se retirer à Angrogne, Villar ou Bobi. Pendant ce temps, les autorités de l'Eglise envoyaient des députés à Turin pour obtenir la révocation de l'ordre.

Mais déjà le bruit courait le Piémont qu'on avait juré l'extermination des hérétiques, et les paysans de la plaine, accourant à la curée, saccageaient les maisons évacuées, à peine leurs propriétaires en étaient sortis.

Les députés vaudois furent entretenus à Turin par de fausses promesses, jusqu'à ce que les troupes fussent prêtes; et, pendant qu'ils attendaient l'audience établie, 15.000 hommes marchaient contre les Vallées, sous les ordres du marquis de Pianesse. Accueillis à Luserne comme des soldats de la foi, ils envahirent la Tour le matin du 17 avril, jour des Rameaux. La croisade commençait.

Une semaine se passa en escarmouches, et en pour-

parlers entamés pour endormir la vigilance des Vaudois; quand on eut obtenu que les troupes fussent cantonnées dans les différentes communes de la vallée, l'exécution du massacre fut fixée pour le matin de Pâques.

Nous devrons raconter une autre fois cet infâme déchaînement du fanatisme romain, qui a reçu le nom de Pâques Piémontaises. Cette année nous nous

bornons à rappeler ce qui regarde Rora.

Le comte Christophe Rorengo, seigneur particulier de cette commune, avait réussi à persuader ses vassaux qu'ils n'auraient rien à craindre s'ils se tenaient tranquilles. Mais Janavel savait que Christophe et les propagandistes étaient de ceux qui croient qu'il est permis de manquer de foi aux hérétiques.

Le quartier des Vignes, dépendant de Luserne, était compris dans l'édit de janvier. Aussi Janavel et ses voisins s'étaient-ils retirés dans le vallon de Rora. Mais, sachant que les pillards ne manqueraient pas de visiter leurs demeures abandonnées, ils faisaient bonne garde. Janavel, en particulier, veillait du haut du Bric des Bandits, armé de sa terrible couleuvrine, qu'il maniait avec une précision restée légendaire. Il avait ainsi pu réussir, à plus d'une reprise, à éloigner les bandes de larrons.

Le matin de Pâques, quand le signal de la tuerie eut été allumé parmi les ruines du *Castelas* de la Tour (aujourd'hui le Fort), laissant à d'autres le soin de cette boucherie dans la vallée centrale, le comte Christophe se mit à la tête des troupes qui devaient exercer leur rage sur ses sujets, qu'il trahissait.

Mais Janavel veillait. Il avait en vain supplié les Rorencs de ne pas se fier à leur seigneur; aux quatre à cinq cents envahisseurs, il ne pouvait opposer que sept défenseurs. Ces braves étaient, outre lui-même, ses frères Joseph et Jacques, puis Etienne Revel, qui reçut plus tard le grade de lieutenant, lorsque Janavel eut assumé celui de capitaine, probablement Joseph Garnier et Joseph Pelenc, tous du quartier des Vignes. Le dernier nous est inconnu.

Partis du Villar, les massacreurs remontèrent l'envers jusque sur la Sea de Goudran et descendirent de là sur Rumer, comptant ensuite rejoindre, par une pente facile, Cio' la Vacia et surprendre Rora. La

région, toute boisée, masquait leur marche, Cependant Janavel les avait aperçus. Hardiment, il décida de les affronter et, comme il connaissait à fond le vallon, qu'il avait parcouru en tous sens comme chasseur, il courut aussitôt au passage le plus aisé à défendre. Après Cio' la Vacia, les ennemis devaient défiler le long de la région tourmentée des fournaises à chaux, où la montagne excavée et de gros rochers bizarrement entassés fournissent de bonnes positions défensives. C'est là que les sept Vaudois se placèrent à quelque distance les uns des autres, afin de donner l'illusion d'être bien plus nombreux. L'ennemi avancait, sûr de son fait, lorsqu'une première décharge abattit les six premiers qui parurent. Le reste de la troupe, qui avait cru marcher sans danger pour une journée de pillage et de massacre, resta abasourdi. Ne sachant d'où venaient les coups et s'imaginant que de nombreux défenseurs se dissimulaient derrière les rochers, ils commencèrent à reculer, puis à se débander, pendant que Janavel et les siens, se tenant constamment au-dessus d'eux, les poursuivaient de leurs coups. Cinquante-trois autres cadavres purent être comptés, jalonnant le chemin de la fuite.

Les Rorencs envoyèrent porter plainte au marquis de Pianesse, qui leur répondit que cette attaque avait été faite contre son intention, par une bande de pillards, qu'il aurait voulu voir tous taillés en pièces. Et il publia un ordre, au nom du Duc, défendant expressément de faire le moindre dommage aux

habitants de Rora.

Ceux-ci se rendormirent alors dans leur fausse sécurité: onze d'entre eux, cependant, à l'ouïe des trahisons commises dans le reste de la vallée, comprirent qu'il ne fallait plus se fier à ces Judas, et allèrent rejoindre Janavel. Il put ainsi compter sur douze hommes armés de fusils, de pistolets et de coutelas, et sur six autres qui n'avaient que des frondes.

Le lendemain, 600 hommes, provenant du Villar, parurent sur la Collette de *Cassuler*. Mais Janavel les aperçut à temps pour pouvoir occuper une position, d'où lui et les siens faisaient des décharges, à la fois sur le front et sur les deux flancs de l'ennemi.

qui se débanda et, vivement poursuivi, laissa plus

de cinquante morts sur son passage.

Le comte Christophe monta alors à Rora, disant qu'il s'était agi d'un malentendu, dû à de faux rapports, et assurant que, à son intercession, ils seraient désormais laissés en repos. Le vrai but de sa venue était probablement de connaître le nombre des vaillants défenseurs de ce vallon.

Il était donc, plus que jamais, sûr de son fait, en envoyant, le troisième jour, huit à neuf cents hommes, qui occupèrent toutes les avenues, incendiant les maisons sur leur passage. Janavel et les siens, après s'être agenouillés pour une prière courte, mais ardente, affrontèrent la bande meutrière à Ramasser et la forcèrent à se retirer vers le Villar. Mais comme Janavel était placé plus haut que les ennemis, ceux-ci durent défiler sur le sentier de Pian Pra, continuellement harcelés par les Vaudois. Lorsqu'ils eurent passé sur le versant nord de la montagne, tandis qu'ils se croyaient enfin en sûreté, ils se virent assaillis depuis la crête et souffrirent de nombreuses pertes, outre qu'ils durent lâcher tout le butin et le bétail qu'ils avaient pris.

Pianesse, furieux à l'ouïe de cette triple défaite, voulut en finir avec cette poignée de gens et intima aux communes de Luserne, Bubiane, Bagnol, Barge et Cavour de lui envoyer tous les hommes capables de prendre les armes, pour exterminer toute la population de Rora. Il réussit ainsi à réunir 8000 hommes

contre 17!

Les milices de Bagnol, arrivées des premières au rendez-vous, étaient commandées par le capitaine Mario Albertengo. Celui-ci, voulant avoir toute la gloire de la journée, se plaça à la tête de ceux qu'il trouva réunis à Luserne et se mit en marche.

La ville de Rora étant située dans un bassin facile à envelopper, la population s'était retirée à Rumer, au delà du Bric, sur lequel veillaient les sentinelles vaudoises.

Les envahisseurs, divisés en deux bandes, s'y dirigèrent, les uns par Rora et Cio' la Vacia, les autres en remontant le coteau rapide du Bëccù et de Momian. Les deux chemins se réunissaient au Bric. Janavel montra, une fois de plus, la justesse de son

coup d'œil, en occupant une éminence qui dominait les uns et les autres, et qu'il défendit avec vaillance et persévérance. Enfin les ennemis, las de la montée, de la chaleur et du combat contre un adversaire, qu'ils ne pouvaient que deviner à travers les bois, commencèrent à plier et à se débander. Pris de panique, afin d'échapper au feu plongeant de Janavel, ils voulurent éviter les deux chemins par lesquels ils étaient venus, et se jetèrent dans le vallon sauvage de *Peiret*, qui tombe dans la Luserne entre d'affreux rochers.

Il leur restait à descendre en zig-zag la pente la plus abrupte, quand les Vaudois les atteignirent et les acculèrent contre les rochers. Alors, fous d'épouvante, ils se précipitèrent, les uns dans la rivière, d'autres sur des roches, d'où ils glissaient ou se laissaient tomber dans l'abîme. Plus d'une centaine s'étaient réfugiés sur la massive et sombre Peira de Ciapel, qui surplombe sur la Luserne. Ils y fixèrent les cordes, qui auraient dû leur servir à emporter le butin, et s'y dévalèrent; mais, comme elles étaient trop courtes, ces grappes humaines devaient ensuite les lâcher et se laisser choir dans l'eau glacée du Toumpi Gratin, grossi par la fonte des neiges.

Le capitaine Mario fut du nombre. De peur de se noyer, il s'était débarrassé de presque tous ses vêtements; il aurait cependant péri si deux ou trois des siens, meilleurs nageurs que lui, ne l'en avaient tiré. Mais il ne survécut que pour succomber bientôt à une violente maladie, au cours de laquelle il pensait avec effroi aux horreurs qu'il avait commises au Val Luserne. Il avait perdu soixante-cinq hommes au Bric; on ne put savoir le nombre des noyés, non plus que celui des morts et des blessés, que les sur-

vivants emportèrent à Luserne.

Quand tous les fuyards eurent franchi la rivière, les dix-sept Vaudois remontèrent à Rumer pour prendre quelque nourriture. Mais ils n'eurent pas le temps de le faire, parce qu'ils aperçurent d'autres envahisseurs qui, venus du Villar, s'efforçaient de gagner une hauteur d'où ils pussent les dominer. Janavel approcha d'eux à la faveur des bois, chacun déchargea son arme à bout portant et cette force cachée, qui semblait mystérieuse, répandit, cette fois

encore, le désarroi dans cette bande d'aventuriers, qui se jetèrent précipitamment par où ils étaient venus. Après les avoir vivement poursuivis, les vainqueurs se recueillirent sur une colline pour rendre grâces à Dieu de cette nouvelle délivrance.

Trois jours après, Pianesse intima à tous les habitants de Rora d'aller à la messe dans vingt-quatre heures, faute de quoi il dévasterait leur vallon et

ferait même couper tous les arbres.

Ils répondirent qu'ils aimaient mieux la mort que la messe, vu qu'on n'avait jamais pu leur prouver

que Jésus, ni ses apôtres, l'eussent célébrée.

Pianesse ramassa alors huit mille soldats et deux mille paysans et adopta une nouvelle tactique. Une partie monta de Luserne, l'autre du Villar, en se tenant à une telle distance que les dix-sept défenseurs ne purent s'opposer qu'à une des deux troupes. Pendant ce temps, la troisième, après avoir contourné dans la neige les alpages de Bagnol, gravissait la croupe gazonneuse du Cournour, d'où il lui était facile de se ruer sur Rumer.

Janavel et les siens durent assister de loin, impuissants, à la destruction des vingt-cinq familles réfugiées dans ce hameau, et sur lesquelles la rage des persécuteurs se déchaîna avec des raffinements inouïs de cruauté, sans épargner ni les vieillards, ni les

femmes et les jeunes filles, ni les enfants.

Notre plume se refuse à décrire les tortures effroyables que cette soldatesque effrénée infligea à cette troupe désarmée. Qu'il nous suffise de dire que 126 personnes, de tout sexe et âge, périrent dans d'affreux supplices, tandis qu'un certain nombre furent emmenés prisonniers: parmi ceux-ci, la femme

et trois filles de Janavel.

Pianesse, dépité de n'avoir pu se rendre maître des dix-sept défenseurs de Rora, écrivit à Janavel, lui offrant une dernière fois de rentrer en grâce en abjurant. S'il refusait, sa femme et ses filles seraient brûlées vives; quant à lui, il mettrait sur sa tête une si forte taille qu'on ne manquerait pas de se saisir de lui et qu'alors on épuiserait sur lui tous les tourments que l'on pourrait imaginer. Trois cents ducats furent, en effet, promis à quiconque le livrerait mort ou vif.

Janavel répondit qu'il n'y avait point de tourment si cruel qu'il ne préférât à l'abjuration de sa religion, dans laquelle les persécutions et les menaces ne faisaient que le fortifier toujours davantage. Que si Pianesse faisait passer sa femme et ses filles par les flammes, elles ne pourraient consumer que leurs corps; pour leurs âmes, il les recommandait entre les mains de Dieu.

Cependant, manquant de vivres et de munitions, et n'ayant plus rien à défendre dans son vallon désolé, il traversa les Alpes dans la neige, en portant sur ses épaules son petit garçon de 7 à 8 ans, seul membre de sa famille qui lui restât. Il profita de son court séjour en Queyras pour grossir sa troupe de quelques autres Vaudois, réfugiés dans cette vallée; ensuite, muni des choses nécessaires, il repassa la montagne et alla se poster à la Pelà des Geymets, à l'envers du Villar, non loin des confins de Rora.

Désirant faire quelques prisonniers de marque qu'il pût échanger avec sa femme et ses filles, le soir du 22 mai, il partit pour attaquer Lusernette. Mais il y trouva une grosse garnison, qui, ayant sonné l'alarme, fit accourir celle de Luserne. Janavel allait être enveloppé s'il ne s'était retiré; il n'eut ni morts. ni blessés, sinon que lui-même recut une balle de fusil, qu'il garda près de l'os de la jambe jusqu'à la fin de ses jours.

Pendant ce temps, le capitaine Barthélemi Jahier avait reconquis les vallées de S. Martin et de Pérouse et le vallon d'Angrogne. Au rendez-vous, qu'ils eurent le 27, ils déciderent d'agir d'accord désormais, et devinrent bientôt la terreur des garnisons avoisinantes.

Nous passons rapidement sur les exploits qu'ils accomplirent ensemble à Garsillane, à S. Second, à Briquéras, à Malbec, à la Tour, à Crussol, à Luserne.

Le 15 juin, en l'absence de Jahier et d'un grand nombre des siens, Janavel, avec trois cents hommes, fut assailli par trois mille ennemis, qui réussirent à envelopper le Verné d'Angrogne, où était le quartier général des Vaudois. Janavel eut beaucoup de peine à gagner la Séa, où il put cependant se maintenir assez longtemps pour lasser les assaillants. En effet, à 2 h. de l'après-midi, harassés par la marche et la chaleur, ils commencèrent à lâcher prise, poursuivis

par les Vaudois jusqu'au bas du vallon. Léger dit qu'ils perdirent plus de cinq cents hommes, tandis que Janavel n'eut qu'un mort et deux blessés.

Les Vaudois aussi étaient extrêmement fatigués. Cependant, Jahier et sa troupe étant survenus, on décida de fondre sur l'ennemi qui se ralliait avec peine à S. Jean. La surprise réussit pleinement, mais elle coûta cher aux Vaudois. Janavel avant été blessé vers la fin du combat. Une balle, entrant par la poitrine, sortit entre les épaules, le laissant en un tel état qu'on crut qu'il allait expirer. Il eut encore la force de recommander à son collègue Jahier, qu'il savait bouillant et téméraire, de ne plus rien entreprendre avant d'avoir laissé reposer ses soldats; puis un triste cortège partit pour Pinache, emportant le vaillant capitaine que l'on croyait moribond. Il se remit cependant mais, à peine il fut parti, Jahier attaqua imprudemment Osasc et y périt avec 83 soldats choisis. En revanche, des secours arrivèrent de France et de Suisse qui portèrent à 1800 le nombre des défenseurs des Vallées.

Ce ne fut que le 17 juillet que Janavel put rentrer à Angrogne, où il assista de loin à une attaque contre

la Tour.

Les Vaudois méditaient de nouveaux faits d'armes; mais ils en furent empêchés par la trêve décidée à Pignerol.

En effet, une conférence s'était réunie dans cette ville pour traiter de la paix, sous la présidence du résident de France et en présence des ambassadeurs suisses.

La paix, signée le 18 août, fut assez glorieuse pour les Vaudois. On avait cru les effacer de la face de la terre; on dut, au contraire, reconnaître officiellement leur existence dans les Vallées, comme après le traité de Cavour. Ce résultat était dû à l'initiative et à la valeur de Jahier et de Janavel. Il fallut cependant renoncer aux propriétés qu'une centaine de familles possédaient dans les communes de la plaine, ainsi que dans les chefs-lieux de Luserne et S. Second.

Les prisonniers furent relâchés; on retrouve parmi

eux la femme et les filles de notre héros.

Bien que garanti par les puissances protestantes, le traité de Pignerol ne fut pas observé loyalement par la Cour de Savoie. Les biens cédés par les Vaudois devaient être payés aux frais de l'Etat; mais, profitant de ce que les contrats d'achat avaient été détruits, on en offrait un prix dérisoire.

De plus, on releva le fort de la Tour et on y plaça une garnison, qui ne tarda pas à se livrer à toutes

sortes d'excès.

Il était inutile que les opprimés recourussent à la justice ducale. Son Altesse avait même émané un décret défendant aux catholiques de témoigner en faveur des Vaudois. Par contre, leur témoignage comptait seul lorsqu'il contredisait celui d'un hérétique.

En juillet 1657, on défendit aux Vaudois de S. Jean de tenir aucune assemblée religieuse, ni même

l'école, sur leur territoire.

Les habitants de la vallée avaient droit à être jugés au tribunal de Luserne. En les accusant de lèse Majesté, on les citait à Turin, où ils étaient condamnés impitoyablement, ou bien absous après un long emprisonnement, qui ruinait leurs santés et leurs bourses. Même le modérateur de l'Eglise Vaudoise, Jean Léger, subit une condamnation inique, qui l'obligea à finir ses jours dans l'exil.

Sous un gouvernement sans foi ni loi, il fallait, ou bien se laisser égorger comme des agneaux à la boucherie, ou résister au nom de la loi naturelle, qui permet à l'homme de défendre sa vie et celle des

siens.

Janavel fut l'homme exceptionnel de cette époque exceptionnellement grave de l'histoire vaudoise.

Devant redresser par la force des torts faits au nom de lois injustes, il recourut à des mesures violentes, qu'on ne pourrait que blâmer dans un pays bien policé, mais qui défendaient la cause de la justice dans un pays et à une époque où le gouvernement était un vrai brigandage, au service du clergé romain.

Janavel et sa bande protégeaient les biens des Vaudois qui avaient dû les abandonner avant d'être dûment payés; ils maintinrent, aussi longtemps que cela fut possible, les privilèges religieux des habitants de S. Jean; bannis eux-mêmes, ils escortaient Léger et les autres bannis dans leurs allées et venues aux Vallées; ils délivraient de vive force les leurs qui étaient emprisonnés; ils vengeaient sans pitié la trahison de quelques Vaudois qui, fatigués de luttes, pactisaient avec l'ennemi et se montraient prêts à sacrifier les bannis, oubliant que c'était à eux qu'ils devaient d'avoir pu rentrer dans leurs biens.

Ce fut particulièrement le cas d'un armurier de la Tour. Son métier le mettait en relation avec les soldats du Fort; il accepta de les aider à arrêter Janavel. Sa maison étant tout proche du temple, il fut convenu qu'il étendrait un linge sur son toit, quand il aurait vu les bannis intervenir au culte. Janavel, prévenu, se cacha dans une vigne et, au moment où le traître dépliait son drap, il lui tira un coup mortel qui le fit rouler jusque dans sa cour. Le fils du mort se réfugia au couvent des Capucins, montrant ainsi quelle main se cachait sous ce complot.

Janavel intervint même en Dauphiné, pour venger les Vaudois de Freyssinière de l'oppression de leur

seigneur.

Lorsque, en 1663, le gouvernement du Fort de la Tour fut donné au féroce Barthélemi de Bagnol, le digne neveu du capitaine Mario, ses soldats commirent tant d'insolences et de meurtres que presque tous les Vaudois de la Tour, de S. Jean et de Rora se retirèrent sur les hauteurs, laissant leurs biens à la merci des pillards.

Bagnol ordonna aux réfugiés de rentrer dans leurs maisons avant le 10 juillet; mais, dès le 6, la vallée de Luserne était envahie par les troupes, que la Cour de Savoie avait préparées pour de nouvelles

Pâques Piémontaises.

C'est ainsi que commença la Guerre des Bannis.

La petite armée de Janavel était de nouveau cantonnée à Angrogne. Bagnol et les marquis de Fleury et d'Angrogne attaquèrent ce vallon avec des forces

prépondérantes.

Janavel s'était posté à Roccia Manéoud pour repousser les troupes qui montaient de la Tour et de Luserne, quand il aperçut celles qui, parties de S. Second, avaient gravi les Pian de Prarustin et tendaient à occuper une position dominant la sienne. Cela le contraignit à envoyer à la Porte d'Angrogne une centaine de braves, qui réussirent à les rejeter en désordre, pendant que Janavel refoulait dans la vallée les soldats de Bagnol. Puis les deux corps vaudois réunis allèrent déloger ceux qui, interrompant leur retraite, s'étaient retranchés aux *Pian*.

Léger, l'historien de cette époque, étant en exil, n'a pas pu donner sur les faits et gestes de Janavel dans cette campagne les mêmes détails que sur celle de 1655. Il nous dit seulement qu'il eut plusieurs faits d'armes victorieux, et d'autres documents attestent les graves pertes que subirent les bandes catholiques. Un des derniers combats se déchaîna le jour de Noël. Bien qu'une trêve eût été établie à la fin d'août, les Vaudois, attaqués par trahison, le jour de Noël, à la fois au Chabas, à Rocheplate et à S. Germain, furent vainqueurs sur toute la ligne. Mais Janavel n'avait plus pour lui le corps des Vallées, où les ruines et la misère augmentaient terriblement. Le vaillant capitaine, qui avait deux fois maintenu ses frères dans la possession de leurs montagnes, se sacrifia pour faciliter l'accord. Celui-ci fut signé le 14 février 1664, excluant de l'amnistie Léger, Janavel et les vingt-six autres bannis.

Les Vaudois ayant dû renoncer à habiter le quartier des Vignes, la *Gianavella*, sur laquelle était hypothéquée la dot de Catherine Durand, femme du capitaine, dut être vendue et occupée par des catholiques. Janavel y avait creusé un souterrain, dont on ignore l'usage; à l'entrée, une roche porte encore

ses initiales et la date 1660.

Janavel se retira par le Col Julien et la vallée de S. Martin en Dauphiné, et de là à Genève, où les chefs de l'Eglise italienne de cette ville lui assurèrent un entretien suffisant. Il revint plusieurs fois aux Vallées *incognito*, mais son rôle actif était terminé.

Lorsque éclata la guerre de 1686, trop âgé et cassé pour venir se mettre à la tête de ses frères, il leur envoya des *Instructions* qui, si elles avaient été sui-

vies, leur auraient épargné bien des revers.

Quand, en 1687, trois mille Vaudois, tristes restes des douze milliers qui avaient gémi dans les prisons, arrivèrent aux portes de Genève, dans un état de dénûment indescriptible, Janavel fut le premier à les accueillir.

C'est chez lui que se réunissaient Henri Arnaud



La «Gianavella ».

et les autres qui préparèrent la Glorieuse Rentrée, tellement que, sur les plaintes du Duc de Savoie, la ville de Genève dut proscrire Janavel, qui se retira

pendant quelque temps à Lausanne.

Le vieux guerrier rédigea de nouvelles *Instructions* pour cette Rentrée; c'est là que sont indiqués, comme dernier refuge, les Quatre Dents de la Balsille, où les Vaudois purent se défendre contre les armées de France et de Savoie.

Un des compagnons d'Arnaud avait écrit une relation de leur marche à travers la Savoie et de leurs premiers succès dans les Vallées. Ce récit étant tombé au pouvoir des ennemis, passa de main en main jusqu'à ce qu'il fut envoyé à Janavel qui, peu avant de mourir, put ainsi se persuader que ces jeunes guerriers étaient les dignes imitateurs de sa vaillance.

Josué Janavel mourut à Genève, le 5 mars 1690, à l'âge de 73 ans, vivement regretté de son peuple, auquel il a laissé un vif exemple de courage, de constance et de foi, lui qui recommandait à ceux qui repartaient pour reconquérir leurs Vallées: *Que rien*

ne soit plus fort que votre foi!

Célébrons donc le centenaire de notre héros, en nous rappelant qu'il fut à la fois un homme d'action, et un chrétien humble et fidèle; cultivons la mémoire de ce brave, comme étant un des instruments dont Dieu s'est servi pour conserver à notre peuple le pays de ses pères, bien qu'il ait dû goûter lui-même l'amertume de l'exil.

Sa maison, longtemps fermée aux visiteurs par des propriétaires ignorants et fanatiques, est maintenant ouverte à tous, grâce à la V. Table Vaudoise. Allons-y, en un pieux pèlerinage, nous retremper dans ce passé, triste mais glorieux. Il nous rappelle l'exemple de fermeté d'un homme qui aimait les siens, qui aimait sa patrie, mais qui fut prêt à sacrifier ceux-là et celle-ci pour sa foi et pour son Dieu.

JEAN JALLA.



